

Christophe HENRY

**Le séjour de Pierre le Grand à Paris***Contribution à l'histoire de la formation du cabinet de Saint-Pétersbourg**pour THOMAS W. GAEHTGENS*

1. Pierre-Adolphe Varin (1821-1897). *Chambre de Pierre le Grand au château de Petit-Bourg* (Évry-sur-Seine), d'après le dessin de Jean Chauffourier (Paris 1679-1757) exécuté avant 1730 et issu du cabinet du baron Jean Pichon. Paris, BnF, cabinet des Estampes.

Cet article est issu de recherches réalisées en 2003 pour le Museum für Kunst und Kulturgeschichte de la ville de Dortmund et le Musée d'anthropologie et d'ethnographie (Kunstkamera) de Saint-Pétersbourg. Elles ont abouti à la publication d'un article dans le catalogue de l'exposition *Palast des Wissens. Die Kunst- und Wunderkammer Zar Peters des Grossen* : « Peter der Grosse in Paris. Seine Begegnungen, seine Besuche und der mögliche Einfluss Frankreichs auf die Kunstkammer in St. Petersburg » (München, Hirmer Verlag, 2003, p. 88-104). L'objectif était de rappeler qu'un certain nombre de sources manuscrites avaient été peu exploitées par l'historiographie de ce sujet pourtant très apprécié et assez monotone dans ses préteritions académiques. Disponible en allemand, dans un catalogue peu diffusé en France, il n'a d'ailleurs guère été consulté par la bibliographie franco-anglaise depuis 2003. C'est la raison pour laquelle nous nous proposons aujourd'hui d'en mettre en ligne une version française révisée, augmentée et illustrée.

Le vendredi 11 juin 1717, Pierre I<sup>er</sup>, tsar de Russie, se rendit à Saint-Cyr à dessein de visiter l'institution déjà célèbre que Madame de Maintenon avait fondée pour l'éducation des jeunes filles et qu'elle avait choisie pour sa retraite après la mort de Louis XIV<sup>1</sup> [Fig.2]. Ayant fait prévenir la maîtresse des lieux, le tsar s'entendit répondre « qu'un si grand honneur la flattait infiniment, mais qu'il lui ferait bien plus de plaisir si elle ne se trouvait pas malade, et presque hors d'état de recevoir sa visite. Cela ne fait rien, dit le Tchar [sic], je ne veux point l'incommoder, mais il faut absolument que je la voie et que je lui rende mes respects. »<sup>2</sup> Pierre I<sup>er</sup> se rendit donc le jour même à Saint-Cyr, où il trouva Madame de Maintenon au lit, les rideaux fermés : « Il les ouvrit fort doucement, salua la malade de l'air le plus affable, s'assit sur les pieds du lit, et lui fit des excuses. Je suis venu, lui dit-il, pour voir ce que la France possède de plus remarquable, je ne pouvais manquer, Madame, de venir vous rendre mes respects et vous témoigner la haute estime que vous m'avez inspirée. »<sup>3</sup> Quoique les sources contemporaines au voyage de Pierre le Grand en France attestent bien la visite qu'il rendit à Madame de Maintenon, il va de soi qu'un pareil récit est soumis à caution. Rédigée tardivement et insérée dans le recueil de souvenirs de Staehlin, l'anecdote romancée de la visite à Saint-Cyr n'en documente pas moins l'une des motivations majeures du séjour de Pierre I<sup>er</sup> en France et à Paris en 1717 : voir ce que la France possède de plus remarquable. De fait, les quarante-trois journées que Pierre I<sup>er</sup> et les personnalités les plus notoires de la cour de Russie passèrent à Paris, du vendredi 7 mai au soir au dimanche 20 juin dans l'après-midi, furent presque totalement consacrées à la



2 Louis Ferdinand Elle, *Portrait de Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon à Saint-Cyr, dit avec sa nièce* (2,19 x 1,42 m), Versailles, Musée national du Château de Versailles et de Trianon (MV 2196 - INV 4391).

visite de « tous les bâtiments royaux, les hospices, les manufactures, les monnaies, les arsenaux et tout ce qui est digne d'attention et de curiosité. »<sup>4</sup>

Pour ce faire, il fit demander préalablement au duc d'Antin, alors surintendant des Bâtiments du roi, une « description de tout ce qu'il y avait de plus curieux à Paris », et quand le tsar arriva, il reçut en mains propres « un cahier proprement relié, qui contenait toutes les raretés de cette grande ville »<sup>5</sup>. S'il consacre aux cérémonies d'usage les deux premières journées de son séjour, « le prince voyageur reprit bientôt sa vie

<sup>1</sup>Chronique quotidienne du séjour du souverain Pierre Alekseevic à Paris, publiée en 1841 dans la revue *Russkij Věstnik*, t. II, n°5, p. 405.

<sup>2</sup>Jakob von Staehlin-Storcksburg, *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand*, Strasbourg, 1787, p. 39-40.

<sup>3</sup>Ibid.

<sup>4</sup>Actes de Pierre le Grand le sage, réformateur de la Russie [*Dejanija Petra velikogo, mudrogo preobrazitelja. Rossii*], recueillis par Ivan Ivanovic Golikov et publiés dans la *Dejinaja Petra Velikago*, Moscou, 1838, t. VI, p. 222.

<sup>5</sup>*Anecdotes du Nord*, IV, p. 125. Louis Antoine de Pardailan de Gondrin, marquis puis duc d'Antin (Paris, 1665 – 1736), était le fils de Louis XIV et de la marquise de Montespan.

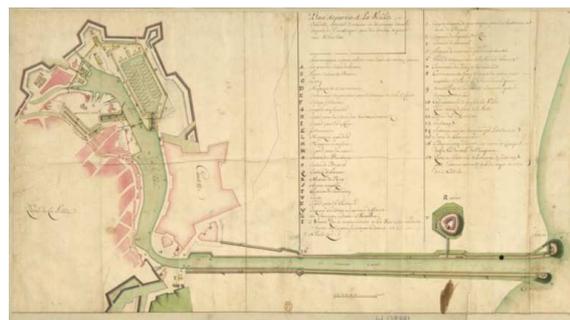
active », en vertu d'un emploi du temps rigoureux et rythmé qui ne fut rompu qu'à deux reprises : « il sort de grand matin, revient à 10 heures, ressort à 2 et rentre à 6, soupe à 7 et se couche à 9 et se lève au jour. »<sup>6</sup>

On pourrait croire que la précision de cet emploi du temps a favorisé le travail des journalistes et des chroniqueurs, voire même des espions chargés de relater au jour le jour les faits, gestes et mots de Pierre I<sup>er</sup>. Il n'en est rien. En effet, pour ce qui regarde les espions, on ne connaît à ce jour aucun rapport administratif faisant état de l'emploi du temps parisien du tsar<sup>7</sup>. Son séjour n'est donc connu que par des sources non officielles, à l'exception des sources russes, essentielles mais quelquefois tributaires de récits des journalistes ou des témoins français<sup>8</sup>. À

<sup>6</sup>Jean Buvat, *Gazette de la Régence*, janvier 1715-juin 1719, publiée d'après le manuscrit inédit conservé à la Bibliothèque royale de La Haye, avec des annotations et un index, par le Cte E. de Barthélemy, Paris, G. Charpentier, 1887, p. 176 (21 mai). Une chronologie assez cohérente du voyage a été établie par Boris Lossky, « Le séjour de Pierre le Grand en France », *Le Monde slave*, août 1932, p. 284.

<sup>7</sup>Les seuls documents comparables concernant son voyage de Dunkerque à Paris, cf. Alfred Rambaud, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, t. VIII, Paris, Alcan, 1 vol., 1890, passim.

<sup>8</sup>Parmi ceux-là, on trouve un certain nombre de documents plus ou moins rigoureux dans leur chronologie, mais qui s'inspirent tous de près ou de loin de l'Abrégé de l'histoire du czar Peter Alexiewitz, avec une relation de l'état présent de la Moscovie & de ce qui s'est passé de plus considérable depuis son arrivée en France jusqu'à ce jour. Dédié à Sa Majesté Czarienne (Paris, chez P. Ribou et G. Dupuis, 1717, in-12). La dédicace de cet ouvrage est signée par l'abbé Jean-François Buchet qui fut rédacteur du *Mercure de France*, auquel il donna le titre de *Nouveau Mercure*, de 1716 à 1721, année de sa mort. La fin du séjour est relatée dans le *Nouveau Mercure* de juin 1717, p. 18 et suivantes. Une autre relation de première main est l'extrait du *Journal tenu aux Capucins du Marais*, manuscrit rédigé, pour la partie intitulée « La venue en France du Czar ou Grand Duc de Moscovie », par le Père Furcy (BnF, ms. nouv. acq. fr. 4135, fol. 343-344) et publié par le Vicomte de Grouchy in : *Bulletin de la Société de Paris et de l'Île de France*, Paris, Champion, 1891, p. 15-19. Pour les sources russes, il s'agit du *Journal de Pierre le Grand* jusqu'au traité de Nystadt, rédigé par Matveev, secrétaire du cabinet et membre de la suite du tsar à Paris, qui fut corrigé et complété de la main de l'empereur et publié



3. Plan de partie de la Ville, Citadelle, Arsenal de marine et du nouveau canal du port de Dunkerque, 1698-1700. Dessin plume, encre de Chine et aquarelle (0,355 x 0,652 m). Paris, BnF, Gaignières, 5612

l'appui de documents, ainsi que d'une myriade d'informations plus ou moins sérieuses colportées tant par les mémoires anciennes que par la bibliographie plus récente du sujet, on peut reconstituer le corpus des œuvres d'art, des objets scientifiques et autres curiosités qu'il a vus ou entrevus, des lieux que Pierre le Grand a visités et des personnalités qu'il a rencontrées lors de son séjour à Paris.

### *Architecture, monuments et maisons*

Pierre I<sup>er</sup> n'avait pas attendu d'être à Paris pour commencer ses visites. Dès son arrivée à Dunkerque, le 21 avril, il avait visité le port, les écluses et le risbanc<sup>9</sup> [Fig.3]. Cette amitié particulière pour les ouvrages d'art ne doit pas être arbitrairement séparée des intérêts et des curiosités scientifiques de Pierre I<sup>er</sup>. Bien au contraire : elle est révélatrice de l'état d'esprit général qui anime le tsar durant ce séjour en terre française. Si le tsar est curieux, il ne l'est pas de manière

dans le *Zurnal ili podennaja zapiska*, Saint-Petersbourg, 1772, livre II, p. 407-413. Les Actes de Pierre le Grand, ainsi que la *Chronique* quotidienne du séjour du souverain Pierre Alekseevic à Paris, sont quant à eux largement dépendants des informations publiées par Buchet. Notons enfin que l'on trouve la première édition des lettres du chevalier de Libois, chargé d'accompagner le tsar de Dunkerque à Paris dans les *Recueils de la Société Impériale d'Histoire Russe* (t. XXXIV, Saint-Petersbourg, 1881).

<sup>9</sup>F. Buchet, *Abrégé*, p. 377. Voir aussi Furcy, p. 16 et Lossky, p. 281.

désintéressée. Son objectif est en effet de collectionner les observations et les notations utiles et susceptibles d'être remployées ultérieurement pour l'aménagement ou l'agrément du territoire russe. Les ouvrages d'art militaire et naval participent pleinement au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'art de l'architecture, ce dont atteste bien le fait que Pierre I<sup>er</sup> participa activement à la préparation de l'édition en russe des livres du chevalier de Cambray sur Vauban en 1724<sup>10</sup>. Son cabinet accueillera d'ailleurs des modèles de vaisseaux, et en particulier la « Galère à 25 bancs que l'Empereur apporta de France. »<sup>11</sup>

Or, dans cet art utile à la guerre, la France était passée maître, en partie grâce à Vauban dont la galerie des plans en relief du Louvre démontrait en miniature la redoutable ampleur. Pierre I<sup>er</sup> ne manqua pas de la visiter. Le vendredi 14 mai, « il alla dès six heures du matin dans la Grande Galerie du Louvre voir les plans en relief de toutes les places du Roi, dont Asfeld avec ses ingénieurs lui fit les honneurs. »<sup>12</sup>

On le voit, cet intérêt pour l'architecture militaire se double apparemment d'une réelle curiosité pour l'architecture et la décoration civile.

Le 11 mai, il visita l'Arsenal et « l'endroit où l'on coule toutes sortes de statues en airain »<sup>13</sup> [Fig.4], la place royale (actuelle place des Vosges) dont il fit le

<sup>10</sup>Voir : Ienine Guenadi, « La pensée sociale en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle », La France et la Russie au siècle des Lumières : relations culturelles et artistiques de la France et de la Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle, exposition, Paris, Galeries nationales du Grand Palais, 20 novembre 1986-9 février 1987, Paris, Association française d'action artistique 1986, p. 20-27 et cat. 8-9. L'ouvrage du chevalier de Cambray est la *Manière de fortifier* de Mr de Vauban, où l'on voit de quelle méthode on se sert aujourd'hui en France pour la fortification des places tant régulières qu'irrégulières... (Amsterdam, P. Mortier, 1689).

<sup>11</sup>Johann Vollrath Bacmeister, *Essai sur la bibliothèque et le cabinet de curiosité et d'histoire naturelle de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg*, Paris, 1779, p. 182.

<sup>12</sup>Saint-Simon, *Mémoires*, VII (1716-1717), Paris, Hachette, 1978, p. 754-755.

<sup>13</sup>Journal de Pierre le Grand, p. 409.



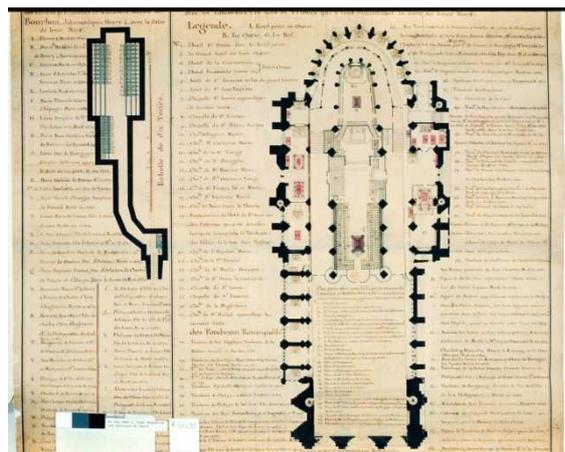
4. Atelier Pérelle. Vue de l'Arsenal, magasin des poudres des armées du roi et fonderie de ses canons, quai Saint-Paul à Paris, Versailles, Documentation du musée.

tour, la place des Victoires, « qu'il dessina et y lut les Inscriptions », la place Louis le Grand (actuelle place Vendôme), dont il admira la statue équestre de Louis XIV, réalisée sur les dessins de Girardon (fondue à la Révolution)<sup>14</sup>. Le dimanche 16 mai, il se rendit à l'Hôtel royal des Invalides, mais ne se contenta pas de passer en revue les quatre mille soldats et sous-officiers. En effet, on « lui fit voir tous les Bâtiments & ce qu'il y a de plus curieux dans ce magnifique Hôtel, entre autres, le Dôme qui lui parut superbe tant par son élévation, que par ses belles Peintures. »<sup>15</sup> Quinze jours plus tard, il délaissa les bâtiments à résonance militaire pour un édifice religieux, l'abbaye royale de Saint-Denis [Fig.5], où il put découvrir « l'Église et le Trésor, les tombeaux des Rois et le superbe bâtiment conventuel alors en construction »<sup>16</sup>.

<sup>14</sup>F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 190.

<sup>15</sup>F. Buchet, *Abrégé*, p. 197 ; voir aussi le *Journal du marquis de Dangeau* [Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau], publié par E. Soulié, L. Dussieux, P. de Chennevières et al, Paris, Firmin Didot frères, 1854-60, éd. 1905, p. 152.

<sup>16</sup>Chronique journalière, p. 403. Voir à ce sujet Danielle Gaborit-Chopin, *Le trésor de Saint-Denis au musée du Louvre*, Paris, Assouline, 1995, ainsi que la publication de l'inventaire de 1634 par Blaise de Montesquiou-Fezensac et Danielle Gaborit-Chopin, *Le Trésor de Saint-Denis. 1, Inventaire de 1634, textes et documents*, Chambre des comptes, Paris, A. et J. Picard, 1973.



5. Plan de l'Eglise de l'Abbaye Royale de Saint-Denis en France, avec les Tombeaux des Rois et Princes qui y sont Inhumez... Paris, BNF, fonds Destailleur Province, t. 2, 379.

Si « la solidité des Murs lui plût [*sic*] extrêmement », comme le souligne un témoin<sup>17</sup>, le tsar ne se concentra pas exclusivement sur l'art utile de bâtir. Ainsi s'enquit-il de savoir ce que signifiait l'aigle épouvanté dans le tombeau du maréchal de Turenne, élevé dans la chapelle Saint-Eustache [Fig.6] : « Sur la réponse que ce symbole représente l'Allemagne alarmée des exploits de ce guerrier, le Souverain hocha la tête en souriant et poursuivit sa visite. »<sup>18</sup> Une dizaine de jours plus tard, Pierre I<sup>er</sup> compléta ce florilège d'architecture parisienne avec la visite du Collège des Quatre-Nations construit par Le Vau et de la célèbre chapelle de la Sorbonne de Lemercier : « Il y visita avec attention le tombeau du cardinal de Richelieu que l'on considère comme un chef d'œuvre de Skirardon [Girardon] »<sup>19</sup>.

Les sources russes écorchent certes les

<sup>17</sup>F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 185.

<sup>18</sup>Ibid.

<sup>19</sup>Chronique journalière, p. 407. En ce qui regarde les monuments vus par Pierre, notons la présence dans un endroit écarté de l'hôtel de Lesdiguières où logeait le tsar, du petit mausolée de la chatte de Mme de Lesdiguières, « fait de belles pierres » et où « la défunte chatte y est représentée en relief au naturel avec cette inscription : Cy-gît une chatte jolie ; / Sa maîtresse qui n'aime rien, / L'aima jusqu'à la folie. / Pourquoi le dire ? on le voit bien. », *Gazette de la Régence*, p. 181.

noms des sculpteurs, mais le seul fait qu'elles les mentionnent est révélateur d'un goût pour les monuments de la monarchie française en grande partie liée à la réputation militaire de la France, encore incontestée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, la vénération de Pierre I<sup>er</sup> pour le guerrier et l'homme d'État que fut Louis XIV n'explique pas totalement l'intérêt scrupuleux avec lequel il prend connaissance de chacun des grands lieux de mémoire qu'il visite. Les contemporains l'ont noté : le tsar visite le crayon à la main, ne laissant à personne le soin de fixer le souvenir des lieux visités et des choses vues : « Il leva lui-même le plan de plusieurs beaux édifices »<sup>20</sup>.

Par ailleurs, ses visites sont encadrées par un personnel nombreux et compétent que le régent met à sa disposition, quand il



6. Anonyme, Le mausolée de Turenne à Saint-Denis. XVII<sup>e</sup> siècle. Encre noire, lavis bleu, pierre noire, plume (0.435 x 0.290 m). Paris, musée du Louvre (INV34101), crédits RMN Michèle Bellot

<sup>20</sup>Anecdotes du Nord, IV, p. 127-128.

n'est pas accompagné, dans les maisons royales, par le surintendant des Bâtiments lui-même, le duc d'Antin, ou par le marquis de Bellegarde, son second fils et survivancier<sup>21</sup>. De fait, il n'est pas exclu que l'intérêt de Pierre I<sup>er</sup> pour l'architecture et les monuments ait mûri au fil des visites, passant d'une curiosité fonctionnelle pour l'ouvrage d'art à un goût plus délicat. Les nombreux livres d'architecture dénombrés par Bacmeister dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg avant 1776, l'attesteraient<sup>22</sup>.

Aussi n'est-il guère étonnant que lorsqu'il se rend à Versailles, « il prend des plans de tout. »<sup>23</sup>

À Meudon, visité le 17 mai, il « admira beaucoup les grandes glaces qui sont dans le château du feu dauphin »<sup>24</sup>. Le lendemain, en visite à Issy, demeure du maréchal d'Estrées, on lui présenta « beaucoup de choses qui ont rapport à la marine, qui est la grande passion du Czar. »<sup>25</sup> Le 23 mai, il découvre le château de Saint-Cloud à l'invitation du duc d'Orléans, et en particulier « les fontaines qui jaillissent à 135 pieds de haut »<sup>26</sup>. En revenant par le bois de Boulogne, il s'arrête au château de Madrid, « que François I<sup>er</sup> fit bâtir au retour de sa prison

<sup>21</sup>Louis-François Dubois de Saint-Gelais, *Histoire journalière de Paris 1716-1717*, rééd. de M. Tourneux, 1885, II, p. 137.

<sup>22</sup>J. V. Bacmeister, op. cit., p. 73. Les ouvrages en question sont le *Cour d'architecture* enseigné dans l'académie royale d'architecture (Paris, impr. de L. Roulland, 1675, 2 vol. in-fol.) de François Blondel, *L'Architecture moderne ou l'Art de bien bâtir* pour toutes sortes de personnes tant pour les maisons des particuliers que pour les palais (Paris, chez Claude Jombert, 2 vol.) de Charles-Étienne Briseux et *L'Architecture française, ou recueil des plans, elevations, coupes et profils des églises, palais, hôtels & maisons particulières de Paris, & des chasteaux & maisons de campagne ou de plaisance des environs* publié à Paris, chez Jean Mariette en 1727. De même que la participation active du tsar lui-même à la préparation de l'édition russe des livres de François Blondel en 1711 et d'A. Manesson-Mallet en 1713 irait aussi dans ce sens, cf. I. Guenadi, op. cit., p. 20-27.

<sup>23</sup>*Gazette de la Régence*, p. 186.

<sup>24</sup>*Chronique journalière*, p. 287.

<sup>25</sup>Marquis de Dangeau, 1905, p. 152.

<sup>26</sup>*Chronique journalière*.



7 *Vue générale de la Machine de Marly prise de la Seine*, Planche 115A du recueil Grosseuvre 128, avant 1715. Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon.

et qui n'a nulle beauté que sa vue riche et étendue, parce que le bâtiment est à l'antique et d'un goût bizarre.»<sup>27</sup> Et à Versailles, « Il a beaucoup dessiné & fait des remarques sur tout ce qu'il a vu »<sup>28</sup>.

Cette notation lapidaire de Buchet concerne un corpus d'ouvrages et de lieux très spécifiques, qui recouvre le grand canal, les fontaines, les cascades et les statues, c'est-à-dire l'ensemble des aménagements hydrauliques couronné par deux remarquables systèmes d'alimentation : l'aqueduc de Clagny, arpenté le 6 juin<sup>29</sup>, et la machine de Marly [Fig.7] : « Il parut étonné de la machine de Marly pour l'élévation des eaux, de sorte qu'à son retour à Paris, étant à table, on le vit faire des mouvements de corps et figurer cette machine avec une cuiller et une fourchette. »<sup>30</sup> Mais encore une fois, la

<sup>27</sup>*Gazette de la Régence*, p. 182. Voir à ce sujet : Monique Chatenet, *Le Château de Madrid au bois de Boulogne : sa place dans les rapports franco-italiens autour de 1530*, Paris, éd. Picard, collection De Architectura, 1987. Trois autres châteaux reçurent le tsar : Choiseul, Choisy et Saint-Germain-en-Laye, mais aucun des trois ne fit l'objet de notations particulières, sans doute parce qu'ils manquaient d'aménagements techniques ou de collections scientifiques.

<sup>28</sup>F. Buchet, *Abrégé*, p. 205-206.

<sup>29</sup>F. Buchet, *Ibid.*, p. 186-187.

<sup>30</sup>J. Buvat, 1865, I, p. 271. *La Chronique journalière* (p. 105) apporte quelques détails : « Étant amateur des sciences et des arts, le Monarque ne manqua pas de voir la prodigieuse machine, élevée sur un bras de la Seine, qui élève l'eau à 62 saènes. Il observa avec attention ses immenses roues de 30 pieds de diamètre, ses pompes et les conduits dirigeant l'eau vers Versailles et Marly ».

curiosité de Pierre pour l'art est inséparable de sa profonde passion scientifique.

### *La passion scientifique*

Le vif intérêt pour les sciences et les techniques que Pierre I<sup>er</sup> manifeste devant la machine de Marly constitue le fil rouge de son séjour à Paris. Et cela commence dès son arrivée en France lorsque de passage à Calais, le 29 avril, il se rendit chez « un français nommé Nikolaï, qui est fort grand de taille ; dans la suite il l'emmena en Russie. »<sup>31</sup> Le goût du tsar pour les sciences naturelles, mais aussi pour l'astronomie et pour la géographie, trouve à Paris de nombreux débouchés. Ainsi visite-t-il le 12 mai et le 19 mai l'Observatoire, où « M[onsieur] de Maraldy lui fit voir tout ce qui sert à opérer les observations Astronomiques : le Czar donna dans cette occasion des preuves de ses lumières & de ses connaissances acquises dans cette Science. »<sup>32</sup> Le Jardin des plantes et la maison des Apothicaires, où il examine les collections anatomiques, sont au programme du 15 mai et donne l'occasion à Pierre I<sup>er</sup> de faire la rencontre de Vaillant, sous-démonstrateur des plantes<sup>33</sup>. La géographie n'est pas en reste,

puisqu'elle donnera lieu à deux conversations remarquées, le lundi 24 mai avec le roi, qui commente au tsar une carte de la Moscovie, et le jeudi 17 juin avec le comte de Toulouse, qui « présenta au Souverain une grande carte marine. »<sup>34</sup>

La journée du 18 juin est symptomatique de la façon dont Pierre I<sup>er</sup> utilise Paris comme un gisement d'informations scientifiques. Après avoir reçu la visite du Régent, le tsar, « qui avait mandé Mr Delisle le Géographe, l'entretînt [*sic*] fort longtemps par Interprète, sur la situation de l'étendue de son Empire.»<sup>35</sup> Venu faire ses adieux à Louis XV, il lui offre le plan général de Saint-Pétersbourg qu'Alexandre Leblond, un architecte français recruté en 1716, venait de dessiner pour restructurer et agrandir la ville<sup>36</sup>. Puis Pierre I<sup>er</sup> assiste à diverses expériences de chimie, en compagnie de Monsieur Geoffroy<sup>37</sup>. Dans le même esprit, et suite à sa leçon de chimie, le tsar assiste ensuite à une opération de la cataracte menée par Wolhouse<sup>38</sup>.

<sup>31</sup>Journal de Pierre le Grand, p. 407. Des sources plus tardives rapportent d'ailleurs que des voyageurs ont vu se promener dans les bosquets du Jardin d'Été, vers 1720, le géant Nicolas Bourgeois, qui fut empaillé après sa mort et entra ainsi dans les collections de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, cf. Dnevnik Bergholtza, 1720 godu, Moscou, 1858, p. 110 ; Russkaja Starina, Pétersbourg, juin 1879, p. 281. On se reportera à l'ouvrage d'Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne et la tulipe. Collections et collectionneurs dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1988.

<sup>32</sup>R. P. Furcy, p. 16 ; F. Buchet, *Abrégé*, p. 198. Une deuxième visite à l'Observatoire a lieu le 11 juin (Furcy, p. 17) et une troisième est attestée pour le 17 juin, cf. *Chronique journalière*, p. 409. En avril 1722, suite aux fastes du mariage du roi avec l'infante d'Espagne, Cassini et Maraldi vinrent présenter à Louis XV le dessin d'une tache du soleil qu'ils avaient observée, cf. Michel Antoine, *Louis XV*, Paris, éd. Fayard / Pluriel, 1989, p. 100.

<sup>33</sup>Journal de Pierre le Grand, p. 410 ; *Actes de Pierre le Grand*, p. 598.

<sup>34</sup>Saint-Simon, p. 756-757 ; *Chronique journalière*, p. 409.

<sup>35</sup>F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 197-199.

<sup>36</sup>Selon Lossky, *op. cit.*, p. 298.

<sup>37</sup>Avec son frère, Geoffroy comptait alors parmi les meilleurs chimistes du royaume. L'aîné était professeur au Jardin du roi et au Collège de France, où il avait succédé à Tournefort. Le 18 juin 1721, les frères Geoffroy pratiquèrent diverses expériences devant Louis XV, opérant « un mélange de deux liqueurs qui, mêlées ensemble, s'enflammaient » et « un mélange de deux liqueurs qui, blanches séparément, devenaient rouges dès qu'on en faisait la mixtion. » (Antoine, *op. cit.*, p. 90).

<sup>38</sup>F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 197-199. Il est curieux que le célèbre François Gigot de la Peyronnie (1678-1747), démonstrateur d'anatomie au Jardin du Roi et célèbre chirurgien appelé par Louis XIV à Paris en 1714, ni même son maître et ami Georges Mareschal, titulaire depuis 1703 de la charge de premier chirurgien de Sa Majesté, ne soient pas mentionnés ici, Antoine, *Op. cit.*, p. 93.

Le samedi 22 mai, Pierre I<sup>er</sup> passa trois heures au Petit-Bercy, où il visita le célèbre cabinet de curiosités Pajot d'Onsen-Bray en compagnie du père Sébastien : « Ce Prince y resta environ trois heures à tout examiner, ne pouvant presque pas en sortir ; il promit à M. Pajot de le revenir voir. »<sup>39</sup> Louis-Léon Pajot, comte d'Onsen-Bray (1678-1754), contrôleur général des postes, avait rassemblé dans sa demeure de Bercy des collections variées d'histoire naturelle et un ensemble exceptionnel d'appareils et d'engins destinés à des expériences de physique, de mécanique et de chimie, comme l'anémomètre qui permet de mesurer la vitesse du vent<sup>40</sup> [Fig.8]. Il faut noter que Louis XV se rendit au cabinet de Bercy à la suite de Pierre I<sup>er</sup>, le 25 juillet 1717. Ce dernier vit-il fonctionner, à l'instar du roi<sup>41</sup>, le « miroir ardent » où l'on fit fondre un louis d'or et des morceaux d'acier ? C'est probable, car cette curiosité scientifique, cadeau du régent le duc d'Orléans à Pajot d'Onsen-Bray, venait directement du Palais-Royal. Néanmoins,



8. Anémomètre de Louis Léon Pajot d'Onsen-Bray. Paris, musée des arts et métiers.

<sup>39</sup>F. Buchet, *Abrégé*, p. 201-202. Pajot, comte d'Onsen-Bray était membre de l'Académie des sciences. En 1756 est publié à Paris le Catalogue des livres et estampes de la bibliothèque de feu Monsieur Pajot, comte d'Onsenbray (chez G. Martin et M. Damonneville).

<sup>40</sup>En 1734, Pajot publie à l'Académie des sciences un mémoire décrivant en détail son « anémomètre qui marque de lui-même sur le papier non seulement les vents qu'il a fait pendant les 24 heures et à quelle heure chacun a commencé et fini, mais aussi leurs différentes vitesses relatives ». Voir : Bruno Jacomy, « L'anémomètre de Pajot d'Onsen-Bray », *La Revue du musée des arts et métiers*, n°30, juin 2000, <http://www.arts-et-metiers.net/musee.php?P=157&id=10813&lang=fra&flash=f>

<sup>41</sup>Membre de l'Académie des sciences, Pajot d'Onsen-Bray possédait des connaissances scientifiques très étendues, tant théoriques que pratiques, qui lui avaient permis d'élaborer lui-même certains des instruments de son laboratoire. En outre il avait constitué sa collection avec l'assistance du frère Sébastien - alias le père Truchet - un religieux carme, qui était un des plus habiles mécaniciens d'Europe. Louis XV retourna plusieurs fois à Bercy, notamment pour voir fonctionner l'« espèce de géométrie élémentaire toute en machine, où des mécanismes subtilement combinés offraient à la vue, par des mouvements continus, la démonstration de certains théorèmes de base » que le maréchal de Villeroy avait demandé de construire à Pajot d'Onsen-Brays pour faciliter l'étude des mathématiques par Sa Majesté. Voir : Antoine, *op. cit.*, p. 76.

le monde des sciences dans le Paris de 1717 est très confiné : Claude Delisle (1644-1720), père de Guillaume le géographe consulté par Pierre I<sup>er</sup>, avait été le professeur d'histoire et de géographie de Philippe d'Orléans<sup>42</sup>, ces deux derniers ayant, comme Louis XV, approfondi leur connaissance de la physique chez Pajot d'Onsen-Bray.

Tout ce petit monde faisait d'ailleurs partie de l'Académie des sciences, où le tsar se rendit le samedi 19 juin<sup>43</sup>. L'abbé

<sup>42</sup>Ibid., p. 104. Guillaume Delisle (1675-1726), astronome et géographe du roi de France, était membre de l'Académie des sciences depuis 1702.

<sup>43</sup>Quoique les sources ne mentionnent pas la visite par Pierre I<sup>er</sup> du cabinet de Monsieur d'Hermand, il est impossible qu'elle n'ait pas eue lieu pour des raisons qui touchent à la fois à la topographie, à l'intérêt majeur des collections et à la personnalité de son propriétaire. Installé dans un appartement des galeries du Louvre, le logis de ce colonel d'infanterie et ingénieur des camps et armées d'Hermand était particulièrement riche en tableaux, dessins, objets d'art, estampes, cartes géographiques, livres, instruments scientifiques et autres « ouvrages de mécanique et forces mouvantes ». Ce cabinet est notamment célèbre pour avoir été visité par Louis XV pour la première fois le 21 février 1719, et à plusieurs reprises au cours des années suivantes. Voir à

Bignon présidait<sup>44</sup>. Les académiciens présentèrent au tsar l'actualité de leurs recherches, c'est-à-dire la machine de La Faye « qu'on a imaginée fort ingénieusement pour élever l'eau avec la moindre force qu'il est possible, fondée sur les Propositions les plus difficiles de la Géométrie », l'effet des « deux végétations chimiques fort singulières » de Melery, les dessins prêts à imprimer de la *Description des Arts* présentés par Réaumur, le cric à crémaillère de Dalesme, ainsi qu'une carte de la mer Caspienne « qui diffèrait fort des cartes éditées auparavant »<sup>45</sup>. Reconnu membre honorissime et illustrissime de l'Académie des sciences de Paris, le tsar prit séance au sein de la seule institution parisienne avec laquelle il conserva des liens après son retour en Russie<sup>46</sup>.

---

ce sujet : Antoine, op. cit., p. 77 ; Catalogue des estampes et desseins du cabinet de feu M. d'Hermand, dont la vente se fera en détail aux galeries du Louvre publié à Paris, chez G. Martin, en 1739.

<sup>44</sup>L'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743), membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions, fut placé en 1721 par le Régent à la tête de la bibliothèque du Roi, après avoir été directeur de la librairie sous son oncle Ponchartrain. La bibliothèque du Roi dépendait alors du secrétaire d'Etat de la Maison de Sa Majesté. Voir à ce sujet : Antoine, op. cit., p. 346-347, ainsi que le Discours prononcé dans l'Académie française à la réception de Monsieur l'abbé Bignon et de Monsieur de La Bruyère. Le lundy quinziesme juin MDCXXXIII, Paris, Vve J.-B. Coignard, 1693.

<sup>45</sup>F. Buchet, Nouveau Mercure, juin 1717, p. 201-202. La Description des Arts et Métiers, mise en œuvre à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Gilles Filleau Des Billettes, Sébastien Truchet, Jacques Jaugeon et l'abbé Jean-Paul Bignon, sous l'égide de l'Académie royale des sciences, réunissait des travaux d'académiciens. À partir de 1709, Réaumur dirige cette collection, qui s'enrichit des résultats d'enquêtes, lancées en 1716 par le régent Philippe d'Orléans auprès des intendants de province, sur les richesses naturelles et industrielle de la France. À la mort de Réaumur (1757), quelques fragments seulement en ont été édités. Pour la machine à élever les eaux de La Faye et le carrosse de Descamus, on se reportera respectivement au Journal des Savants (1717, p. 70 et 83) qui propose dans les pages qui suivent une liste détaillée des « machines et inventions approuvées par l'Académie en 1717 ».

<sup>46</sup>Voir J. V. Bacmeister (p. 74) qui mentionne dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg en 1776 des « Machines approuvées par l'Académie de Paris » ainsi que des « Mémoires de l'Académie des Sciences & de celles des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris », ainsi que le Journal des Savants depuis 1665, et les Mémoires de Trévoux depuis 1701.

### *Techniciens, ouvriers et artisans*

L'ensemble des chroniqueurs l'ont noté : Pierre I<sup>er</sup> appréciait particulièrement la compagnie de ceux qu'ils nomment les « ouvriers », ou qu'ils ne mentionnent quelquefois pas du tout, rendant ainsi difficile l'identification des nombreux commerçants et artisans parisiens qui ont eu l'honneur de recevoir le tsar. La majorité de ces ouvriers visités dans leur atelier sont apparemment des fabricants d'instruments scientifiques. Ainsi, le mercredi 19 mai, Pierre I<sup>er</sup> se rend chez « nos plus habiles Faiseurs d'Instruments de Mathématiques, tels que les sieurs Chapoteau, Byon & Buterfield » [Fig.9]. Chez ce dernier, Pierre I<sup>er</sup> se rend à trois ou quatre reprises « pour voir les Expériences & les effets surprenants de ses belles pierres d'Aimants »<sup>47</sup>. Le tsar s'entretient avec Buterfield directement en hollandais et sans interprète, de même que « Sa Majesté manie & examine tout par elle-même chez les uns & chez les autres, auxquels elle a commandé quelques Instruments, étant parfaitement au fait de tout ce qui regarde les Mécaniques. »<sup>48</sup>

---

<sup>47</sup>F. Buchet, Abrégé, p. 202. Voir à ce sujet : E.-A. Kniajetskaia et V.-L. Chenakal, « Pierre le Grand et les fabricants français d'instruments scientifiques », Revue d'histoire des sciences, t. XXVII ou XXVIII, n°3, 1975, p. 243-258.

<sup>48</sup>F. Buchet, Abrégé, p. 202. Cité ici en troisième, Mickael Butterfield (1635-1724) est pourtant le vétérinaire et le plus célèbre des trois maîtres de la fabrication parisienne d'instruments scientifiques du tournant du siècle, donnant son nom à un cadran solaire de poche dont Nicolas Bion, Jean Chapotot et bien d'autres lui ont emprunté le type. Il semble qu'il soit né en 1635 en Angleterre et qu'il vint s'installer en France vers 1677 comme fabricant d'instruments de mathématiques. Son premier atelier se trouvait au Faubourg Saint-Germain, rue « Neuve des Fosse » et en 1717, lors de la visite de Pierre I<sup>er</sup>, il est installé « aux armes d'Angleterre », sur le quai des Morfondus. On reconnaît les cadrans solaires Butterfield par la finesse de leur gravure ; souvent accompagnés d'une boussole inscrite dans un cercle dans la partie haute et inscrits de devises évoquant la fugacité de la vie (Carpe Diem, Vulnerant omnes, ultima neceat), leurs gnomons étant le plus souvent en forme d'oiseau. Il a publié en 1679 un traité témoignant de la diversité de ses préoccupations scientifiques : L'usage du nouveau microscope, fait avec une seule et tres-petite bouille de verre (Paris, in-4°).



9. Jean Chapotot (actif de 1690 à 1721). Cadran solaire horizontal de type Butterfield aux armes de la famille Colbert, v. 1700. Paris, musée du Louvre (OA 12116).

Cette familiarité s'accroît à chaque nouvelle visite, dont la fréquence augmente au fur et à mesure que le jour du départ de Paris approche. Le lundi 14 juin, Pierre I<sup>er</sup> délaisse Pierre Varignon (Caen 1654 - Paris 1722), « le plus fameux Géomètre du Royaume » pour se rendre chez Jean Pigeon d'Osangis, mathématicien et mécanicien français (1654-1739). Il y trouve une « Sphère mouvante très curieuse, suivant le système de Copernic », qui montre « non seulement la course de Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Soleil et Lune et le mouvement des lunes de Jupiter et de

Saturne, mais encore la rotation de ces planètes autour de leurs axes »<sup>49</sup>. Acheté 2.000 roubles, l'instrument a dû voisiner dans les malles du tsar puis dans le cabinet de Saint-Pétersbourg avec le cadran solaire équatorial de Nicolas Bion, sans doute acquis lors de ces pérégrinations. Technicien fort apprécié de Pierre I<sup>er</sup> qui lui rendit visite lors de son séjour à Paris et fit acheter chez lui, par son agent Youri Kologrigov, un cadran solaire et divers instruments, Nicolas Bion (vers 1656-1733) est aussi l'auteur d'un *Traité de la construction et des principaux usages des instruments de mathématique* (Paris, 1709) que le tsar se procura, sans doute lors de ce séjour<sup>50</sup>. Jean Chapotot, successeur de son frère Louis actif de 1670 à 1700, semble lui aussi avoir été visité par Pierre I<sup>er</sup>, ce qu'atteste une facture pour un graphomètre à lunettes datée du 3 juin 1717 et retrouvée dans les archives du musée historique de Moscou<sup>51</sup>.

<sup>49</sup> F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 191-192 ; *Chronique journalière*, p. 407. Cette description est fort évocatrice des globes que le père Coronelli avait réalisés à la demande du maréchal d'Estrées pour être placés dans les deux derniers pavillons du jardin du château de Marly. Lors du séjour de Pierre le Grand à Paris, ces globes avaient été déposés par les soins de l'abbé Bignon dans une salle ad hoc de la bibliothèque du roi, que le tsar visite le 28 mai. Bien que les chroniqueurs n'en fassent pas mention, il est impensable que le tsar n'ait pas vu ces œuvres, qui passaient pour de véritables monuments du règne de Louis XIV, dont on trouve une description très détaillée dans le *Discours sur l'utilité des voyages des princes* adressé à l'Académie de Saint-Pétersbourg (Paris, chez Guillot, 1782, p. 67, note 2) de l'abbé de Lubersac.

<sup>50</sup> Nicolas Bion (1652 - Paris, 1733), constructeur d'instruments de mathématiques, était connu pour sa double et supérieure compétence de praticien habile et de théoricien virtuose. Il publie en 1699 l'*Usage des globes célestes et terrestres et des sphères, suivant les divers systèmes du monde* (Paris, in-8°) et dix ans plus tard son *Traité de la construction et des principaux usages des instruments de mathématiques* (Paris, 1709, in-4°) qui fut réédité en 1716.

<sup>51</sup> Les deux instruments sont conservés au musée de l'Ermitage, cf. *La France et la Russie*, cat. 507 et 509, p. 354-355. Spécialiste du cadran solaire et notamment du cadran équinoxial universel à alidade, Jean Chapotot, actif de 1690 à 1721, est membre de la corporation des fondeurs. Il réalisa de nombreux instruments destinés à l'Académie des sciences comme le cadran solaire horizontal de type Butterfield aux armes de la famille Colbert que nous reproduisons en figure 9. C. Pascal,

Les fabricants d'instruments scientifiques faisaient au moins partie d'une classe d'artisans respectée, ce qui n'est pas forcément le cas des métiers plus manuels dans lesquels l'aspect intellectuel est moins – voire pas du tout – valorisé. Ainsi, lorsque le tsar visite le charpentier et le menuisier du roi le mardi 11 mai, le chroniqueur ne mentionne pas les noms de ces derniers : « Il s'arrêta chez le charpentier du Roi, vit travailler ses ouvriers et travailla avec eux, s'informant du nom et de l'usage des outils différents ; il descendit chez le Menuisier du Roi où il fit ses observations »<sup>52</sup>. Du reste, on pourrait presque dire que cet anonymat est le fait du tsar lui-même, dont le célèbre *incognito* en France s'expliquerait par cette curiosité qui « le conduisait souvent chez d'habiles ouvriers, ou chez des curieux où une nombreuse suite aurait été aussi embarrassante que peu convenable. »<sup>53</sup> Ce scrupule concerne-t-il les « ouvriers »<sup>54</sup> qu'il visite les 15 et 19 mai ? Les visites de ces derniers à l'hôtel de Lesdiguières permettent de mieux les identifier. Entre le 14 et le 21 mai, le tsar reçoit « presque tous les jours » la visite de marchands d'estampes, de draps, d'étoffes, de soie et d'étame « qu'il faisait payer comptant après être convenu du prix avec eux, au

---

auteur d'un cadran solaire horizontal lui aussi conservé à l'Ermitage, ne fait pas partie des artistes mentionnés par les sources ou par les archives ; mais il ne fait pas de doute qu'il compte parmi ces « différents artisans qui fabriquent des outils mathématiques » et auxquels Pierre I<sup>er</sup> « daigna acheter certains des meilleurs appareils », Journal de Pierre le Grand, p. 412.

<sup>52</sup> F. Buchet, Nouveau Mercure, juin 1717, p. 190. Jeanne Maubois, fille de Jacques Maubois, tourneur de Louis XIV, supervisa l'instruction manuelle de Louis XV. Pajot d'Ons-en-Bray offrit d'ailleurs à ce dernier « un tour d'un travail très recherché et très fini, ouvrage de l'illustre M<sup>le</sup> Maubois », qui fut récompensé par l'octroi du titre de tourneuse du roi. Voir : +Antoine, op. cit., p. 91.

<sup>53</sup> L.-F. Dubois de Saint-Gelais, 1885, II, p. 136.

<sup>54</sup> Voir à ce sujet : Marquis de Dangeau, 1905, p. 152 et R. P. Furcy, p. 16. Notons que tous ces ouvriers ne sont pas forcément artisans d'art ou techniciens ; ainsi, le 21 mai, Pierre I<sup>er</sup> se rend au Palais-Royal pour marchander « lui-même chez un fourreur un manchon sou à sou et fit prix à 11 L[ivres] qu'il fit payer et ensuite fit donner au marchand un louis de 30 L[ivres] », Gazette de la Régence, p. 176-177.

meilleur marché qu'aurait pu faire un simple particulier »<sup>55</sup>. Ces achats recourent le goût du tsar pour les manufactures, assouvi le 5 mai par la découverte de la manufacture de draps fins d'Abbeville (où « il daigna entretenir non seulement le directeur, mais aussi les simples manœuvres »), le 13 mai par la visite des Verreries parisiennes, et bien sûr les 12 mai et 15 juin par ses visites aux Gobelins<sup>56</sup>.

### *Mobilier, décor et objets d'art*

Le détail de la visite du 12 mai a été rapporté par Dubois de Saint-Gelais : à son arrivée à la manufacture à sept heures et demie du matin, le tsar y trouve le duc d'Antin, le marquis de Bellegarde, Robert de Cotte (1656-1735), premier architecte du roi, intendant général des jardins, arts et manufactures, et son fils Jules-Robert de Cotte (1683-1767), contrôleur des Bâtiments du roi et directeur de la manufacture royale des Gobelins. On le conduit dans les cours, et « à mesure qu'il avançait, on abaissait avec des poulies les tapisseries qu'il avait vues pour découvrir celles de dessous ; en sorte qu'en revenant il trouva les cours tendues de nouvelles tapisseries ». Le dispositif avait été préalablement aménagé pour lui permettre de voir l'ensemble des collections. Il visite ensuite les ateliers de tissage des tapisseries de haute lisse et de basse lisse, puis passe à la teinture des laines, où il interroge de manière approfondie Kerchoven, « homme très habile dans cet art que sa famille exerce dans ce lieu de père en fils depuis l'établissement de cette

---

<sup>55</sup> J. Buvat, 1865, I, p. 266-267 ; Gazette de la Régence, p. 174.

<sup>56</sup> Le mercredi 5 mai, le tsar visite la draperie d'Abbeville, où il s'intéresse surtout à la « teinte cramoisie qui fait la gloire des draps fins de la Manufacture » (Golikov, Actes de Pierre le Grand, VI, p. 221) ; pour les verreries, voir le Journal de Pierre le Grand, p. 409.

manufacture. »<sup>57</sup>

L'art de la tapisserie constituait une préoccupation majeure de Pierre I<sup>er</sup>, ce que les autorités françaises perçurent parfaitement lorsqu'elles offrirent au tsar, par l'intermédiaire du duc d'Antin, un lot important de chefs-d'œuvre tissés au Gobelins, lequel comptait une tenture de haute lisse exécutée par Pierre Le Febvre d'après les célèbres tableaux peints par Jean Jouvenet pour l'église Saint-Martin-des-Champs, une autre de huit pièces exécutées par Janssens le fils et Jean Le Febvre (1662-?), ainsi que trois tapisseries de basse lisse, l'une d'après un *Christ* non identifié de Charles Le Brun tissé par Jean Souët, et l'autre d'après une *Espagnolette* de Jean-Baptiste Santerre<sup>58</sup>. À ce premier

<sup>57</sup> L.-F. Dubois de Saint-Gelais, 1885, II, p.138-142. L'identification de Kerchoven est due à Maurice Tourneux. La lettre non datée qu'il adressa au prince Menchikoff fait-elle un écho à cette conversation ? En effet, il écrit : « J'ai appris que nos maîtres en tapisserie ne font rien de bon et s'excusent en disant qu'il leur faudrait des tableaux d'histoire et un teinturier pour teindre les matériaux. Or il y a longtemps qu'on a fait venir de Rostof un teinturier ; quant aux tableaux d'histoire, je m'efforce d'en faire copier ici. En attendant, choisissez parmi mes meilleurs tableaux qui sont dans ma maison [de] Mockhof ; vous en trouverez aussi de très bons chez vous ; faites travailler sur ceux-là afin qu'on ne reste pas oisif. » (Lettre de Pierre le Grand écrite entre le 23 mai et le 4 juin, extr. d'Eugène de Guichen, Pierre le Grand et le premier traité franco-russe, Paris, Perrin, 1908, p. 204-205).

<sup>58</sup> Les quatre sujets d'après Jouvenet sont Jésus chassant les marchands du Temple, la Résurrection de Lazare, la Pêche miraculeuse, le Repas chez Simon, placés en 1706 à Saint-Martin-des-Champs. Selon Staehlin (1787, § XV, p. 40), ces « quatre morceaux, estimés 60000 écus, & qui sont de la plus grande beauté, ont été conservés en bon état jusqu'aujourd'hui ; on les voyait encore il y a quelques années dans une salle du palais d'hiver à Péterbourg ». Et selon Lossky, ils passèrent au siècle dernier au musée des Écuries de la Cour à Saint-Petersbourg. La tenture de Janssens fils et Le Febvre est faite de « productions des Indes d'après les dessins coloriés faits sur les lieux par des Hollandais ». Jean Souët, qui fut chef d'atelier de 1693 à 1724, est qualifié ainsi dans un mémoire du 7 février 1693 adressé à la surintendance des Bâtiments : « Jean Souët, âgé d'environ quarante ans, travaille depuis environ vingt-deux ans & est un des meilleurs ouvriers pour les testes et les chaires ». Quant à L'Espagnolette de M. Santerre, il s'agit selon Alfred Potiquet (Santerre, 1876) du portrait de « Mademoiselle Bolotte en costume espagnol & vue à mi-corps », qui a été gravé en 1715 par Château, cf. L.-F. Dubois de Saint-Gelais, 1885, II, § 18, p.138-142, et les



10. Atelier de Jean Le Febvre (1662-?), d'après Charles-Antoine Coypel. Tenture de l'*Histoire de Don Quichotte* (aux armes de la famille d'Argenson) : *Le bal de Barcelone*, 1<sup>er</sup> tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle (3.60 x 5.05 m). Paris, musée du Louvre.

lot s'ajoute, après la seconde visite du tsar aux Gobelins, la suite de l'histoire de Don Quichotte de Charles Coypel, fils d'Antoine Coypel alors premier peintre du roi et directeur de l'Académie<sup>59</sup>.

L'intérêt que Pierre I<sup>er</sup> manifeste pour la tapisserie ne se retrouve pas forcément pour les arts décoratifs. Les arts précieux notamment, dont la fonction ne vise qu'à l'effet de faste, le laissent plutôt insensible. Certains contemporains ont été surpris par sa relative indifférence à l'endroit des appartements d'Anne d'Autriche au Louvre. Originellement meublé pour qu'il s'y installe durant son séjour, ce lieu décoré au début du XVII<sup>e</sup> siècle par Giovanni-Francesco Romanelli ne retint en fait que très peu l'attention du tsar qui lui préféra l'hôtel de Lesdiguières, propriété du maréchal de Villeroy : « On le meubla entièrement et très magnifiquement des meubles du Roi. »<sup>60</sup> Selon Buvat, l'hôtel entier avait été tendu de tapisseries de la Couronne, ce qui a contribué sans doute à

notes de Tourneux.

<sup>59</sup> Chronique journalière, p. 406. Pour la série de l'*Histoire de Don Quichotte*, on se reportera à l'ouvrage consacré par Thierry Lefrançois à Charles Coypel (1694-1752), Paris, Arthena, 1994.

<sup>60</sup> Saint-Simon, p. 750-751. L'Hôtel de Lesdiguières, détruit lors de la percée du boulevard Henri IV en 1873, était situé à l'emplacement du n°10 rue de la Cerisaie. Voir : B. Lossky, p. 283.

la préférence du tsar<sup>61</sup>. La tapisserie est un art utile, calorifère, ce qui n'est pas le cas de la joaillerie et des bijoux de la Couronne, qui lui furent présentés le 24 mai au Louvre et à propos desquels il déclare « faire peu de cas des beautés purement de richesses et d'imagination, de celles surtout auxquelles il ne pouvait atteindre. »<sup>62</sup>

Lorsqu'il visite en détail les collections de Versailles, son attention se porte principalement sur les médailles, les coquillages, les « Livres curieux » et les estampes des ballets orchestrés par Louis XIV, qui « l'occupèrent plus agréablement, que toute autre chose »<sup>63</sup>. Déterminant pour évaluer l'influence du voyage à Paris sur le cabinet de curiosité, cet épisode explicite un goût pour les arts inséparable de la passion du tsar pour les sciences. Face aux tables versaillaises « faites en différentes pierres polies et ornées d'oiseaux, d'insectes, de fleurs, dans leurs



11. Plateau en mosaïque de marbres et pierres dures (jaspe, agate, améthyste, lapis-lazuli, smaragdite, serpentine, nacre). Manufacture des Gobelins, dernier quart du XVIIIe siècle. Largeur : 1,734 m. Paris, musée du Louvre (OA 5508).

nuances naturelles », la position de Pierre I<sup>er</sup> est révélatrice : « Il admirait cet art d'imiter la nature et la peinture »<sup>64</sup>.

Néanmoins, si le tsar n'est guère sensible au luxe et ne lui attribue qu'une fonction accessoire, il développe à Paris un intérêt pour les objets d'art historiques et pour les livres, lequel s'affiche notamment lors de sa visite à la bibliothèque du Roi, dite aussi cabinet du Roi des Tuileries, le vendredi 28 mai. Là, c'est assis majestueusement dans un fauteuil et assisté du prince Kourakin et de son vice-chancelier qu'il découvre à onze heures du matin « plusieurs anciens manuscrits grecs, enrichis de très belles miniatures, dont quelques-unes de piété lui plaisaient, et [il] les approchait de sa joue pour les baiser ». Mais l'œuvre à laquelle il a été le plus sensible, selon le chroniqueur Buvat, est ce que l'on nommait alors le « tombeau de Childéric », c'est-à-dire l'ensemble du matériel découvert fortuitement lors de travaux de terrassements dans le faubourg de Saint-Brice à Tournai.

Identifié dès l'origine comme provenant de la tombe du père de Clovis, premier roi chrétien, le « trésor » monarchique fait l'objet d'une présentation approfondie : « On lui fit remarquer un gros cachet d'or en manière de bague qui se met au doigt, dont on prétend que ce prince scellait ses lettres, parce qu'on lit autour de ce cachet ces mots bien gravés : Childerici regis, avec beaucoup d'autres pièces d'or du même tombeau, une tête de bœuf très bien faite, émaillée de rouge, que l'on s'imagine avoir été son idole, plusieurs pièces de monnaie romaines d'or, et plusieurs fleurs de lis d'or ; sa hache d'armes, que le Czar appliqua sur ses deux joues par une

<sup>61</sup> J. Buvat, 1865, I, p. 265.

<sup>62</sup> Saint-Simon, p. 756-757. Parmi ces bijoux, on trouvait la somptueuse couronne de Louis XV (aujourd'hui au Louvre), œuvre de Claude Rondé, joaillier du roi, assisté de son collègue Ballin et d'un très habile sertisseur, Duflos, qui y monta le Régent, le Sancy, les Mazarins et d'autres pierres et diamants les plus précieux du trésor de la Couronne, Antoine, op. cit., p. 123.

<sup>63</sup> F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p.188-189.

<sup>64</sup> Chronique journalière, p. 404. Une de ces tables présentait la carte de France, indiquant dans le détail les villes, les bourgs et les fleuves, représentés à l'aide d'incrustations de pierres précieuses, soit « des agates, des rubis, des améthystes, des lapis-lazuli, des jaspes, des opales, des hyacinthes, des émeraudes, des onyxes [sic] ». Voir : S. Casteluccio, *Les Meubles de pierres dures de Louis XIV et l'atelier des Gobelins*, Dijon, Editions Fatou, 2007.



12. Anneau sigillaire trouvé dans la tombe du roi Childéric à Tournai en 1653 et inscrit « Childerici regis ». Paris, Bibliothèque nationale de France.

manière de vénération pour la valeur de cet ancien monarque des Français. »<sup>65</sup>

À l'émotion du tsar contribua un nouveau présent de Louis XV, fait par l'intermédiaire de l'abbé de Louvois, garde de la bibliothèque : un lot d'une douzaine de volumes en grand in-folio royal, reliés en maroquin à tranche dorée et connu sous le nom de *Cabinet d'estampes du roi de France*. Il s'agissait de volumes que Louis XIV avait fait réaliser et publier pour servir de présents diplomatiques. Son intention était alors de former une collection de gravures figurant toutes les réalisations notoires de son règne, qu'il s'agisse de ses campagnes militaires, de ses prouesses architecturales, de ses collections d'antiques et de grands maîtres, ou des fêtes qu'il avait ordonnées<sup>66</sup>

<sup>65</sup> J. Buvat, 1865, I, p. 269-270. Les excavations réalisées en 1653 mirent au jour une bourse contenant une centaine de sous d'or frappés au nom de divers empereurs romains d'Orient, des lambeaux de soie et des fils d'or, des armes, des bijoux, quelques abeilles d'or cloisonnées de grenat et le squelette d'un homme portant au doigt le célèbre anneau sigillaire marqué au nom de Childerici Regis. On consultera à ce sujet le célèbre ouvrage de l'abbé Cochet, *Le Tombeau de Childéric I<sup>er</sup>, roi des Francs*, restitué à l'aide de l'archéologie et des découvertes récentes faites en France, en Belgique, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre (Paris, Derache, 1859), ainsi que la *Relation véritable de la découverte du tombeau de Childéric*, premier du nom publiée à Paris en 1727 (impr. de L. Coignard).

<sup>66</sup> Staehlin, *Anecdotes*, p. 40-44. On trouve la désignation et la description du contenu des volumes

L'intérêt de Pierre pour le livre, qui eut d'ailleurs l'occasion de se manifester à deux autres reprises, le 14 juin lors de sa visite l'Imprimerie royale et le 22 juin, quand il découvrit à Reims l'*Évangélaire des rois de France*<sup>67</sup>, le cède pourtant devant sa passion pour l'un des rares arts précieux utile à la propagation de l'image des souverains : les médailles. Si sa première visite à l'Hôtel de la Monnaie date du 28 mai, c'est le samedi 12 juin qu'il put véritablement prendre son temps pour découvrir dans le détail la célèbre institution parisienne. En présence du duc d'Antin, le directeur de la Monnaie Nicolas de Launay (1647-1727) fit frapper une médaille d'or<sup>68</sup>. Le tsar s'intéresse ensuite à la technique des « deux grands balanciers de bronze pesant vingt-cinq

---

offerts par la Couronne de France aux souverains en visite dans le Discours sur l'utilité des voyages des princes adressé à l'Académie de Saint-Pétersbourg de l'abbé de Lubersac (Paris, Guillot, 1782, p. 74-78). Ce cadeau d'ouvrages précieux et renommés n'était d'ailleurs pas le premier que Pierre I<sup>er</sup> reçut en France ; Bachemeister mentionne en effet en 1776 la présence, dans les collections du cabinet de Saint-Pétersbourg, d'un exemplaire de la « magnifique édition de J. Cesar, [...] celle de Clark, qui est le même qui fut présenté à Pierre le Grand en 1717 par de Thosse, premier président & premier juge de la Ville de Calais ». Voir : J. V. Bachemeister, p. 76.

<sup>67</sup> F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 191-192. L'enthousiasme de Pierre I<sup>er</sup> pour l'*Évangélaire des rois de France* a sans doute peu à voir avec la bibliophilie. En effet, le recueil composite connu sous le nom de *Texte du Sacre ou Évangélaire de Reims* ou encore *Évangélaire slavon*, sur lequel les rois de France, d'Henri III à Louis XIV, prêtaient serment lors du sacre, était en partie d'origine ukrainienne. Parvenu à Reims via Constantinople en 1574 par l'intermédiaire de Charles de Lorraine, archevêque de Reims, il présentait des épitres rédigés en glagolitique en 1395, probablement à Omissalj, et des Évangiles écrits en cyrillique. La critique contemporaine envisage une reliure pragoise, au sein du couvent glagolitique Emmaüs édifié par le roi de Bohême Charles IV de Luxembourg. Voir la mise au point de Vladimir Hawryluk, *L'Évangélaire slave de Reims dit Texte du sacre*, [Milhaud], éd. Beaurepaire, 2009.

<sup>68</sup> Il s'agit de la médaille de Jean Duvivier (Liège, 1687-Paris, 1761) et de Michel ou Martin Rög (1685 ?-1737 ?) commémorant la Visite de Pierre le Grand à la Monnaie des Médailles dont la Bibliothèque nationale de Paris conserve un exemplaire en argent (Médailles russes, n° d'inv. 125<sup>6</sup>). Voir à ce sujet *La France et la Russie* (cat. n°611, p. 404-405) ; Fernand Mazerolle (*Visites de Pierre le Grand et de Nicolas II à la Monnaie des médailles*, Paris, 1897).



13. Jean le Blanc (1675-1749) et Jean Duvivier (1687-1761). Médaille dite « Espérance dans le nouveau règne », 1716. Avers : Buste de Louis XV enfant, profil droit, la tête nue, portant la cravate et une cuirasse damasquinée recouverte d'un drapé ; sur la tranche du buste : « I. LE. BLANC. F. ». Légende : « LUDOVICUS XV. D. G. FR. ET. NAV. REX. »

milliers [*sic*], lesquels ont été faits depuis que M. de Launay a cette direction », avant de visiter la galerie des poinçons et des carrés, « qui est d'une belle menuiserie, orné de glaces et de bronzes, avec les portraits de la famille royale depuis Henri IV. »

Quelques surprises ménagées par le duc d'Antin ne l'empêchent pas de passer en revue les tableaux et les curiosités contenues dans l'appartement du directeur et sur lesquelles nous reviendrons, ainsi que l'orfèvrerie, où il découvre « un grand nombre de beaux Ouvrages de ce Métal, dont la plus grande partie était pour le Roi, & quelques-uns aussi pour le Roi de Portugal & à ses Armes ; il les examina avec un discernement qui marque son bon goût pour toutes sortes de choses »<sup>69</sup>.

Huit jours plus tard, il envoie d'ailleurs

<sup>69</sup> L.-F. Dubois de Saint-Gelais, 1885, II, p. 152-155. Pour l'orfèvrerie, cf. F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p.190-191. Sur la préparation des surprises, on se reportera à l'article publié dans les *Anecdotes de Staehlin* (p. 41-42) et signé par le baron Tcherkassoff, membre de la suite du tsar à Paris.



14. Jean le Blanc (1675-1749) et Jean Duvivier (1687-1761). Médaille dite « Espérance dans le nouveau règne », 1716. Revers : Soleil se levant sur une plaine vallonnée ; en bas, à gauche « I DV. ». Légende : « JUBET SPERARE. » [Il invite à l'espérance]. Lyon, commerce d'art.

un émissaire à de Launay pour savoir s'il peut revenir voir les médailles des rois de France, et notamment la suite de l'histoire de Louis XIV. Rendu sur les lieux une heure plus tard, il visite une deuxième fois les collections et examine avec une attention « la Médaille de Louis XV qui a pour revers le Soleil levant, avec ces mots *Jubet Sperare*, qui était aussi de Bronze et les reliefs d'Or », que de Launay lui offre finalement pour son cabinet<sup>70</sup>.

<sup>70</sup> F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 202-204. Le directeur de la Monnaie Nicolas de Launay, né en 1647 et mort le 19 août 1727, était connu au XVIII<sup>e</sup> siècle pour avoir été un des meilleurs orfèvres de Paris en même temps que l'un des plus célèbres connaisseurs de son temps. Le *Mercure galant* d'avril 1698 décrit un surtout de vermeil doré exécuté sur ses dessins, lequel avait orné la table du repas offert à Saint-Cloud par le duc d'Orléans à Lord Portland, ambassadeur d'Angleterre. La même source mentionne une « croix d'argent de sept pieds de haut » ainsi que « six chandeliers d'environ cinq pieds & demi », sortis de ses mains et offerts par Louis XIV à l'église de Strasbourg : « A la prière des orfèvres de la ville, le marquis d'[H]uxelles, gouverneur de la province, les autorisa à les faire dessiner et graver », cf. *Mercure galant* d'avril 1698, p. 261, et de novembre 1698, p. 178.

*Pierre I<sup>er</sup> et la peinture*

Nicolas de Launay possédait une importante galerie de tableaux qui fut dispersée après sa mort et dont on ne connaît malheureusement pas le catalogue. De son vivant, le duc d'Orléans lui avait acheté un *Saint François* d'Annibal Carrache et une *Vision d'Ezéchiel* de Raphaël, qui passèrent en 1792, lors de la dispersion des collections de Philippe-Égalité, dans la galerie de Bridgewater, ainsi que le *Ravissement de saint Paul* de Poussin, devenu la propriété de Thomas Baring. Le comte d'Hoym possédait des copies sur cuivre de ces deux derniers tableaux, qui étaient sans doute eux-mêmes des copies ou des répliques, et l'on trouve mentionnées dans son inventaire trois autres peintures de même provenance : un *Enfant prodigue* de Bassano<sup>71</sup>, une *Vierge* de Parmesan et un *Baptême du Christ* de Poussin. Deux vases en bronze « d'après ceux des Medicis » et deux vases de marbre vert en forme de bateaux semblent aussi provenir de la collection de Launay.

Dans le Paris du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, pareille collection, quoiqu'elle fut composée surtout de bonnes copies et répliques, se trouve en général chez des gentilshommes à la fois proches du pouvoir et des milieux artistiques. De fait, Corneille van Clève était son beau-frère, tandis que sa fille Suzanne avait épousé Jules-Robert de Cotte, que nous avons rencontré plus haut dans ses fonctions de directeur de la manufacture royale des Gobelins<sup>72</sup>. L'entourage de Pierre I<sup>er</sup> à



15. Anton van Dyck. *Vénus demande à Vulcain de forger des armes pour son fils Énée*, vers 1627-1632. Peinture à l'huile sur toile (2,20 x 1,45 m). Paris, musée du Louvre (inv. 1234).

Paris n'excède pas, on le voit, un petit cercle de personnes choisies, dont les riches collections constituent le symbole de l'influence. Au demeurant, le tsar a-t-il vu les œuvres conservées dans la collection de Launay et s'il les a vues, les a-t-il regardées ? Lorsque Pierre I<sup>er</sup> observe une peinture, les chroniqueurs semblent être assez conscients de la rareté du fait pour le mentionner avec chaleur. Le fait est avéré lors de la visite de l'église royale des Invalides<sup>73</sup>.

Lorsque Pierre I<sup>er</sup> rend visite à Madame de Berry au palais du Luxembourg, il demande la permission de visiter les appartements et la galerie : « S.M. s'arrêta longtemps dans la Chambre des Muses et admira le *David* qui est du Guide, surtout elle fut frappée de la *Vénus de Vandek*

<sup>71</sup> S'agit-il du Retour du Fils prodigue aujourd'hui considéré comme d'après Jacopo da Ponte (huile sur toile, 1 x 1,22 m) du musée des beaux-arts et d'archéologie de Libourne, acquis en 1895 via le legs Bertal (inv. D.2004.1.65) ?

<sup>72</sup> Comte de Caylus, *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie royale*, II, p. 79. Jean Duvivier, que de Launay avait engagé à la Monnaie, a gravé en 1719 deux médailles à l'effigie du directeur de la Monnaie et de sa femme ; la bibliographie ancienne fait aussi mention d'un portrait de lui peint par Rigaud en 1712, reproduit en médaille par François Chéreau en 1719, cf. L.-F. Dubois de Saint-Gelais, 1885, II, p. 152-

155.

<sup>73</sup> F. Buchet, *Abrégé*, p. 197.



16. Pierre-Paul Rubens. *Naissance de Louis XIII à Fontainebleau le 27 septembre 1601*, 1621-25. Peinture à l'huile sur toile (3,94 x 2,95 m). Paris, musée du Louvre (inv. 1776).

[sic] qui demande des armes à Vulcain pour Enée »<sup>74</sup> [Fig.15].

Buchet le souligne : Pierre demeure « près d'un quart d'heure » à contempler cette œuvre de Van Dyck. Et il en va de même quand il entre dans la galerie de tableaux peints par Rubens pour Marie de Médicis : « Le Tableau qui représente l'accouchement de la Reine [Fig.16] où l'on voit la douleur et la joie peintes sur le même visage, le toucha beaucoup. »<sup>75</sup> On

<sup>74</sup> Il s'agit du David vainqueur de Goliath (1603-4, huile sur toile, 2,20 x 1,45 m) de Guido Reni (Bologne, 1575 - Bologne, 1642), peut-être commandé à Rome par le banquier génois Ottavio Costa et peut-être acquis en Italie par le maréchal Charles I<sup>er</sup> de Créquy. Mentionné au Palais du Luxembourg à la mort de la duchesse de Guise en 1696, il passe alors avec le palais et ses collections dans la collection de Louis XIV, qui le laisse apparemment au Luxembourg. Exposé au Muséum des arts à partir de 1793, il est conservé aujourd'hui au musée du Louvre. La « Vénus » d'Anton Van Dyck (1599-1641) est en fait la Vénus demandant à Vulcain des armes pour Enée (vers 1630, huile sur toile, 2,20 x 1,45 m) propriété de la Couronne de France depuis Louis XIV, elle aussi conservée au musée du Louvre.

<sup>75</sup> Ibid., p. 199-201.

ne pourra néanmoins s'empêcher de penser que les deux exemples présentés ici le sont de façon quelque peu ironique : est-ce Van Dyck ou Vénus qui émeut le tsar ? Est-ce l'accouchement de Marie en tant que fait historique ou bien le style de Rubens qui l'intéresse dans la galerie Médicis ? Staehlin, dans ses *Anecdotes*, n'affirme-t-il pas que Pierre « se plaisait surtout aux productions de l'école flamande & brabançonne, & il s'en fit une collection considérable. »<sup>76</sup>

Cet éclairage permet de mieux comprendre pourquoi les chroniqueurs rendent compte de manière aussi peu détaillée des pérégrinations du tsar dans les galeries de peinture d'une ville pourtant riche en la matière. Le 14 mai, Pierre I<sup>er</sup> se rend au Louvre et visite « sa grande galerie, où sont les meilleurs tableaux », qu'il délaisse pour les places fortes<sup>77</sup>. On peut faire le même constat pour son passage au Palais-Royal dans l'après-midi : le duc d'Orléans « le conduisit dans son appartement, où il lui fit voir sa galerie et ses tableaux ; ensuite son Altesse Royale mena S.M. Czarienne par son petit appartement chez Madame. »<sup>78</sup> La mention est nécessaire – il s'agit tout de même de la première collection princière d'Europe – mais brève. Pierre I<sup>er</sup> a-t-il vu l'ensemble formidable de tableaux de toutes les écoles rassemblés par Philippe d'Orléans et dont la dispersion en 1792 causa l'émoi des amateurs de l'Europe entière ? La même

<sup>76</sup> Staehlin, *Anecdotes*, 1787, p. 48-49.

<sup>77</sup> Journal de Pierre le Grand, p. 409. On y trouvait néanmoins les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Léonard rassemblés par la Couronne depuis Louis XII, qui ne sont même pas gratifiés d'une mention.

<sup>78</sup> François Buchet, qui situe cet épisode le jour suivant, *Abrégé*, p. 194-195. Cette visite fut suivie d'une soirée à l'opéra du même Palais-Royal, où le tsar assista à une représentation d'*Hypermnestre*, tragédie mise en musique par Charles-Hubert Gervais (1671-1744), intendant de la musique du duc d'Orléans, mise en scène ce soir-là par Lafont et représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique, le 3 novembre 1716 et publiée la même année par l'imprimerie de Christophe Ballard (Paris, in-4°, Paris, BnF). Voir : La France et la Russie, cat. n°675, p. 453. On trouve par ailleurs la mention de la rencontre de Pierre et de Michel Baron, « premier tragédien de Paris », *ibid.*, p. 436.



17. Philippe de Champaigne. *Portrait du cardinal de Richelieu*, vers 1635-39. Huile sur toile (1,55 x 2,22 m). Paris, musée du Louvre (inv. 1136).

question se pose pour les collections du duc d'Antin et du comte de Toulouse<sup>79</sup>.

Pierre I<sup>er</sup> a pourtant visité à deux reprises l'Académie de peinture. Le vendredi 14 mai est le jour de la visite officielle, lors de laquelle le duc d'Antin présente au tsar Antoine Coppel, premier peintre du roi et directeur de l'institution, qui « eut l'honneur de lui expliquer tous les sujets différents qui méritent quelques observations »<sup>80</sup>. Jusqu'à ce jour, ce contact compassé était le seul que les historiens aient recensé. Nos recherches dans les *Registres de l'Académie Française* font pourtant état d'une seconde visite à l'Académie royale de peinture et sculpture, officieuse cette fois-ci, précédée par un passage à l'Académie française, dont le détail enrichit considérablement le

<sup>79</sup>Selon Buvat (1865, I, p. 275) : « Le 13, le Czar soupa chez M. le duc d'Antin, en son hôtel, proche de la porte Gaillon. ». Voir aussi F. Buchet, *Nouveau Mercure*, juin 1717, p. 193. Le 15, il est à l'hôtel de Toulouse.

<sup>80</sup>F. Buchet, *Abrégé*, p. 196. Pour Antoine Coppel, voir : Nicole Garnier, *Antoine Coppel (1661-1722)*, Paris. Arthena, 1989.

corpus des œuvres vues par Pierre le Grand à Paris. En effet, après que Monsieur Dacier lui a fait les compliments d'usage, « il lui a fait voir le portrait du Cardinal de Richelieu [Fig.17]. La beauté de cette teste et la noblesse de sa physionomie l'ont frappé. Il a vu ensuite celui de M. le Chancelier Séguier, et enfin le Secrétaire lui a montré celui de la Reine de Suède et lui disant que la Compagnie conservait précieusement le souvenir de l'honneur que cette grande Reine lui avait fait de la venir visiter. » C'est alors que Pierre I<sup>er</sup> se rend pour la seconde fois à l'Académie royale de peinture et sculpture, « où Sa Majesté a vu avec plaisir les ouvrages des élèves qui travaillaient d'après les modèles, et a marqué beaucoup de goût pour cet art. »<sup>81</sup>



18. J.-M. Nattier. *La Bataille de Lesnaïa* (28 septembre 1708), dite *de la Poltava*, 1717. Peinture à l'huile sur toile (0,90 x 1,12 m). Musée de la ville de Sytchevka (Smolensk).

<sup>81</sup>Registres de l'Académie Française, II (1716-1750), tapuscrit, Paris, BnF, 1895. La visite eut lieu en présence des Messieurs Dacier, Campistron, De Sacy, Danchet, La Motte et des abbés de Dangeau, de Saint-Pierre et Mongin. Le portrait de Louis XIV pourrait être une réplique du célèbre portrait en pied que Hyacinthe Rigaud avait reçu l'ordre de peindre pour Philippe V d'Espagne en 1701 et qui demeura finalement à Paris et celui de Richelieu une copie du célèbre portrait en pied du cardinal par Philippe de Champaigne, les deux originaux étant conservés aujourd'hui au musée du Louvre. Quant au portrait du garde des Sceaux, Pierre Séguier, duc de Villemoze, il rappelait le souvenir du 4 décembre 1634 où il scella les lettres patentes justifiant la constitution de l'Académie, huit ans jour pour jour avant le décès du cardinal de Richelieu. On pourrait rapprocher ce portrait du grand tableau de Charles Le Brun figurant le chancelier à cheval et accompagné de ses pages (Paris, musée du Louvre), ou du portrait de la reine Christine de Suède mentionné ici. La visite de Christine de Suède avait eu lieu 11 mars 1658.



19. J.-M. Nattier. *Portrait de Catherine I<sup>ère</sup>*, 1717. Peinture à l'huile sur toile (1,42 x 1,10 m). Signée et datée en bas à gauche par l'inscription : « Peint à La Haye par Nattier le jeune en 1717 ». Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.



20. J.-M. Nattier. *Portrait de Pierre I<sup>er</sup>*, 1717. Peinture à l'huile sur toile (1,42 x 1,10 m). Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.

Le 19 juin, le tsar est donc venu à l'Académie de peinture pour voir travailler les élèves, cédant ainsi à l'une de ses nombreuses curiosités techniques. Et il en a profité pour satisfaire son goût pour un genre pictural, le portrait, qui est sans doute le seul auquel il prend un plaisir réel, avec la marine. Au demeurant, c'est grâce au seul genre du portrait qu'il entretint à Paris des relations avec des peintres, posant le samedi 29 mai pour l'un d'eux<sup>82</sup>. L'identité de ce peintre pose problème. On pourrait penser qu'il s'agit de Jean-Marc Nattier parce que ce dernier reçut deux commandes touchant Pierre I<sup>er</sup>, l'une, directement passée par lui pour un tableau représentant la bataille de Lesnaïa [Fig.18] et l'autre pour les portraits du tsar et de la tsarine Catherine (qui accède au trône de Russie en tant que Catherine I<sup>ère</sup> en 1725), alors à La Haye, et que Nattier a réalisés sur place<sup>83</sup>.

<sup>82</sup>Journal de Pierre le Grand, p. 411. Pour la question des portraits, voir : Louis Réau, « Portraits français de Pierre le Grand », Gazette des Beaux-Arts, 1922, 2<sup>e</sup> semestre, p. 301-312.

<sup>83</sup>J.-M. Nattier, La bataille de la Poltava, 1717 (0,90 x 1,12 m.), Musée de la ville de Sytchevka (Smolensk), entré en 1926 (inv : 1035). D'après le témoignage de M<sup>me</sup> Tocqué, fille de Nattier, le tableau fut exécuté par son père en 1717 à Amsterdam sur l'instruction personnelle de Pierre I<sup>er</sup>, qui l'avait fait venir de Paris. Le sujet de l'œuvre, faussement identifiée comme la bataille de la Poltava et représentant en fait l'affrontement précédent contre les armées suédoises, sous le commandement du général Lewenhaupt, et qui se déroula près de Lesnaïa le 28 septembre 1708, est connu par une lettre de Pierre à Catherine, envoyée de Paris à La Haye le 2 mai 1717. Voir à ce sujet La France et la Russie, cat. 257, p. 169-170.



21. Jean-Baptiste Oudry. *Portrait du Tsar Pierre I<sup>er</sup>*. Encre brune et lavis brun sur papier gris, rehauts de blanc (0,250 x 0,312 m). Album Oudry Jean-Baptiste -1-, folio 34, dessiné au recto. Paris, musée du Louvre (inv. RF 31091, recto).

Grâce au *Journal de Pierre I<sup>er</sup>*, on sait que pour le portrait du tsar, « la première séance de pose a lieu le 18 mai 1717 » et il ressort de la correspondance de Pierre et de sa femme que le portrait fut commandé au peintre à Paris pour servir de pendant à celui de Catherine, exécuté auparavant à La Haye<sup>84</sup>. C'est ce portrait de Catherine [Fig.19] que Pierre découvre le mardi 15 juin, lorsqu'il se rend au château de Petit-

<sup>84</sup>Journal de Pierre I<sup>er</sup> (1717, éd. 1855, p. 17) ; Pisma rousskikh gosoudareï, 1861, n°95. Le portrait de Pierre le Grand (1717, T., 1,42 x 1,10 m) ainsi que celui de Catherine I<sup>ère</sup> (dimensions identiques mais signé et daté en bas à gauche par l'inscription : « Peint à La Haye par Nattier le jeune en 1717 ») furent conservés au Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg jusqu'en 1918, puis à la Galerie Tretiakov et enfin au musée de l'Ermitage après 1947. Pourtant, au siècle dernier, c'était l'exemplaire du portrait de Pierre I<sup>er</sup> appartenant aux Narychkine qui était considéré comme l'original et non pas celui de l'Ermitage, qui serait une réplique, cf. La France et la Russie, cat. 258 et 259, p. 170-171.

Bourg : « D'Antin, toujours le même, avait trouvé moyen d'avoir un portrait très ressemblant de la Czarine, qu'il avait mis sur la cheminée de cette salle, avec des vers à sa louange, ce qui plut fort au Czar dans sa surprise. Lui et sa suite trouvèrent le portrait fort ressemblant. »<sup>85</sup> Mais au lieu d'y faire pendant avec le *Pierre I<sup>er</sup>* de Nattier [Fig.20], il aurait été disposé ce soir-là à côté d'un portrait du tsar « peint en quelques heures par Oudry » et dont il semble que soient conservés au moins cinq dessins préparatoires, aujourd'hui au musée du Louvre, dont un présente une disposition en pied très différente du précédent de Nattier<sup>86</sup> [Fig.21]. Nattier n'aurait commencé son fameux portrait qu'après la visite de Pierre à Petit-Bourg.

Reste qu'il serait fort instructif de savoir quelles peintures reproduit l'estampe de Pierre-Auguste Varin d'après le dessin que Jean Chaufourier dut réaliser vers 1730 [Fig. 1]. Si l'on rejette l'hypothèse d'une invention du dessinateur, étant donné que les compositions sont très proches des portraits de l'Ermitage, on ne peut que remarquer l'inversion des formats qui sont ici verticaux. L'hypothèse de répliques – autographes ou non – mais en tout cas destinées à s'adapter exactement aux compartiments de la boiserie de Petit-Bourg s'imposerait donc *a priori*. Mais rien n'est moins sûr car, si l'on considère avec attention les deux miniatures dessinées par Chaufourier, on remarquera que celle représentant Pierre I<sup>er</sup> [Fig.22] montre le tsar levant la main au-dessus du globe crucifère, symbole de l'essence divine de son pouvoir impérial.

Quant à celle représentant la tsarine [Fig.23], elle figure nettement le dossier haut d'un fauteuil qui est invisible dans le

<sup>85</sup>Saint-Simon, p. 760.

<sup>86</sup>Voir à ce sujet Lossky (p. 291, n. 3), Réau (1922, p. 301-312) ; La France et la Russie (cat. 260, p. 171). D'après Golikov (Actes, p. 227), Rigaud avait représenté le tsar de grandeur naturelle, jusqu'aux genoux, en uniforme de sa garde.



22. P.-A. Varin. Chambre de Pierre le Grand au château de Petit-Bourg, détail du dessus-de-porte gauche : portrait de Pierre I<sup>er</sup>.

tableau de l'Ermitage. L'hypothèse qui s'impose donc est celle de variantes autographes peintes par Nattier avant ou après le séjour du tsar à Petit-Bourg, afin de lui rendre hommage ou bien de commémorer son illustre séjour dans les lieux, ce qu'accréditerait la dédicace en majuscules latines disposée à la base du manteau de cheminée. Au-dessus de celle-ci, on trouve, non pas le tableau « peint en quelques heures » par Oudry – œuvre apparemment disparue –, mais le « portrait du Czar de 9 pieds de haut sur 6 pieds de large » (2,92 x 195 m) commandé par le duc d'Antin à Pierre Gobert, en souvenir du séjour de Pierre le Grand dans son château<sup>87</sup>.

Pour clore ce dossier complexe, il faut mentionner que selon Staehlin, digne de foi bien qu'une erreur de traduction ait transformé « Nattier » en « Natoire », Rigaud fut aussi sollicité, à la demande du duc d'Orléans : « Cet excellent original fut transporté de Paris à Péterbourg en 1773 parmi une collection de tableaux & acheté par l'impératrice Catherine II avec d'autres morceaux choisis »<sup>88</sup>.

<sup>87</sup>Voir la « Note de Boris Lossky à propos du portrait de Pierre le Grand » annexée à l'article de Bruno Pons, « Le château du duc d'Antin, Surintendant des Bâtiments du roi, à Petit-Bourg », *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français* [séance du 7 février 1987], 1989, p. 55-91.

<sup>88</sup>Staehlin, *Anecdotes*, p. 87-88.



23. P.-A. Varin. Chambre de Pierre le Grand au château de Petit-Bourg, détail du dessus-de-porte droit : portrait de Catherine, future Catherine I<sup>ère</sup>.

### *Arts, métiers et politique*

Dans une lettre à Chauvelin datée du 30 octobre 1760, Voltaire écrivait : « Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres que le Czar n'était qu'un extravagant né pour être contremaître d'un vaisseau hollandais. »<sup>89</sup> D'autres portraits que ses contemporains firent du tsar sont moins caustiques, affirmant qu'il « sait beaucoup et nous n'avons aucun homme en France aussi habile que lui, ni dans la marine, ni dans l'armée, ni dans les fortifications »<sup>90</sup>. Et le même auteur d'ajouter, avec un sens réel de la formule : « Il aime tous les arts et hait le luxe ». S'il est un fait avéré au terme du séjour parisien de Pierre I<sup>er</sup>, c'est bien cet amour réel des arts entendus au sens ancien, c'est-à-dire des sciences, des techniques et des artisanats, que le tsar appuie sur une méthode rigoureuse de travail, « faisant mémoire de tout ce qu'il voyait, portant toujours un crayon avec lui ; recherchant gens de tous arts et métiers, les engageant à aller dans son royaume pour s'y établir et plusieurs y sont passés. »<sup>91</sup> À cet égard, il

<sup>89</sup>Voltaire à Chauvelin, le 30 octobre 1760, cit. par Guichen, 1908, p. 186.

<sup>90</sup>Louville à Saint-Aignan, le 17 juin 1717, extr. de *l'Histoire de Russie par le comte de Ségur* (1829), cit. par Guichen, 1908, p. 237-8.

<sup>91</sup>R. P. Furcy, p. 17.

faut bien souligner que le séjour de 1717 à Paris ne permit pas au tsar de recruter en masse. Néanmoins, le gros du travail avait été fait dès le 15 avril 1716, lorsque le duc d'Antin et le cardinal Dubois avaient contresigné *l'Etat des personnes qui desirent aller à Saint-Pétersbourg pour travailler au service de Sa Majesté Czarienne*, conservé aux Archives nationales à Paris<sup>92</sup>. Désormais, l'objectif était de mettre à jour l'état des connaissances utiles au développement de la vie scientifique, économique et artistique en Russie – c'est ce à quoi contribua le séjour de Pierre le Grand à Paris en 1717, ce dernier ayant collecté au passage des dessins, des notes, des peintures, des livres, des instruments et même un géant, qui rejoignirent sans attendre son cabinet de Saint-Pétersbourg.

---

<sup>92</sup>A.N. K 1352, fol. 69-71. Dans ce document, le détail des professions est particulièrement révélateur des besoins russes en matière de main-d'œuvre spécialisée : c'est toute la maisonnée de l'architecte Leblond qui part en Russie, ainsi que trois sculpteurs, un inspecteur des bâtiments, deux tailleurs de pierre, un maçon, un charpentier, un menuisier, trois serruriers, un fondeur, un ciseleur, deux orfèvres, un jardinier, quatre tapissiers haute-lissiers, cinq teinturiers laine ou soie, un fondeur de caractères d'imprimerie, deux gainiers. Finalement, Jean-Baptiste Oudry renoncera au voyage.

POUR CITER CET ARTICLE :

REFERENCE ELECTRONIQUE

Christophe Henry, « Le séjour de Pierre le Grand à Paris. Contribution à l’histoire de la formation du cabinet de Saint-Pétersbourg », *Publications du Groupe Histoire Architecture Mentalités Urbaine* □en ligne□, Articles et études mis en ligne le 16/04 /2011, consulté le ..., URL : <http://...>

AUTEUR

ABSTRACT

DROITS D’AUTEUR

© Tous droits réservés